

## Pour une refondation

Alain Accardo

Le constat semble s'imposer que les organisations de la gauche radicale ont atteint le bout de leurs forces et perdu leurs raisons d'être, en dépit de la foi qui peut encore animer leurs rangs clairsemés<sup>1</sup>. Mais par cette sorte de mouvement inertiel qui porte tout organisme social à se conserver aussi loin que possible au-delà des conditions qui l'ont engendré, désormais les groupuscules ne vivent plus, ils se contentent de survivre, englués dans leurs routines et leurs rituels, piégés par les leurres de l'électoratisme bourgeois, et ce qui leur reste d'énergie se consume à faire de la figuration au fond de la scène où se déroule l'opéra bouffe politico-médiatique.

Certes il faut leur être reconnaissant d'avoir longtemps œuvré à entretenir l'esprit de résistance à l'oppression capitaliste, mais on ne peut plus se satisfaire aujourd'hui de ranimer pieusement la flamme du souvenir. Nous avons à poursuivre la lutte au présent, ce qui est la meilleure façon de rester fidèles à l'idéal révolutionnaire. De ce point de vue force est de constater que nos groupuscules, se prenant eux-mêmes pour leur propre fin, ne sont plus en état d'impulser la lutte, ni théoriquement, ni pratiquement. Ils ne font plus que marquer en creux la place occupée par la gauche anticapitaliste, dans un état antérieur du champ politique, avant le reniement socialiste, le désastre de la « gauche plurielle » et la recomposition des forces de droite qu'elle a favorisée.

A cet égard, plus de vingt ans de « recentrage », c'est-à-dire de droitisation, de la gauche politique et syndicale, ont eu des effets délétères même dans la gauche radicale. Par un lent et insidieux processus qui a progressivement délité et remodelé la vision de la réalité, les organisations révolutionnaires ont parlé de moins en moins de « lutte des classes », de « classe ouvrière », de « changement révolutionnaire », etc., elles ont de moins en moins utilisé ce vocabulaire hautement significatif et forgé dans les luttes, qui véhiculait toute une philosophie historique, politique et sociale, sans se rendre compte que cette évolution lexicale et rhétorique était l'indice et l'instrument à la fois d'une ringardisation par défaut de l'idée de révolution, et d'une pénétration de l'idéologie dominante là même où elle aurait dû se heurter à la plus intransigeante résistance, au foyer même de la conscience de classe. On en arriva ainsi à ce paradoxe que des organisations qui conservaient la référence au communisme dans leur dénomination officielle, en évacuaient totalement la notion de leur discours. Et ce n'est là qu'une des manifestations de l'abandon des positions de principe sous la formidable pression idéologique visant à

---

<sup>1</sup>Ce constat commence à s'imposer aux organisations elles-mêmes, si on en juge par les déclarations du 29 mai 2007 d'Olivier Besancenot qui verrait d'un bon œil, semble-t-il, une refondation de la gauche, mais autour de la LCR.

discréditer la conception révolutionnaire de la lutte des classes et à ostraciser ses partisans.

En même temps que s'accomplissait cette évacuation des mots de la lutte révolutionnaire, on a vu les organisations de la gauche anticapitaliste, toujours plus groupusculaires, recourir de plus en plus, sans doute par un effet de *compensation*, à un langage syndical et se situer de fait beaucoup plus sur le terrain de la revendication économique et sociale que sur celui de la contestation politique et de la critique idéologique, tandis que les syndicats de leur côté, tournant le dos à toute perspective de lutte des classes, adoptaient la langue de bois de la concertation et de la négociation chères aux « partenaires sociaux » et aux cogestionnaires de l'économie capitaliste, parachevant de la sorte, dans les mots comme dans les faits, la translation à droite de toute la structure du champ des luttes politiques qui est l'une des expressions de la révolution conservatrice néo-libérale.

On en est là aujourd'hui. Non seulement les groupuscules, organisations vestigiales et quasi folkloriques, ne sont plus utiles au peuple de gauche, mais ils lui sont même devenus nuisibles, dans la mesure où, comme on vient de le vérifier encore, leurs stratégies d'autoreproduction à perpétuité, leur concurrence obsédante et stérile, leurs anathèmes mutuels et leur contentieux insurmontable, les ont enfermés dans une forme de cécité structurale, obstruant littéralement toute perspective politique et plombant toute tentative de sortir de l'impasse. Le vrai problème que posent les groupuscules n'est même plus celui de leur exténuation ; c'est celui de leur existence même, et il faut avoir la franchise de leur dire, même si cela est pénible, que le dernier service, éminent entre tous, qu'ils pourraient rendre à la gauche, ce serait de décréter enfin leur propre disparition et de l'organiser en se fondant dans une grande formation unitaire, un vrai parti de masse et de classe(s) où ils retrouveraient leur souffle révolutionnaire et les moyens réels d'assumer leur mission. Seul un grand parti regroupant toutes les composantes de la gauche anticapitaliste et capable par là même de créer une dynamique nouvelle agrégeant toutes ces forces éparses, en déshérence ou en apesanteur dans le vide politique, voire tentées en désespoir de cause par le Parti socialiste, serait en mesure de mener comme il convient la bataille contre le système, dans la perspective d'une rupture révolutionnaire, en *rétablissant le lien avec les classes populaires* et singulièrement avec le monde ouvrier réel. En conséquence, pour les membres de la gauche anticapitaliste, la seule démarche responsable est maintenant de dire aux organisations, comme ont commencé à le faire les plus lucides<sup>2</sup>, « groupuscules, dissolvez-vous ! ».

Qu'on ne se méprenne pas sur ma position. Je ne nourris aucune animosité particulière contre les groupuscules. Au contraire, un reste de fraternité m'inclinerait spontanément à leur être encore favorable, à faire encore confiance, à espérer encore et toujours. Mais ces bons sentiments-là font, je le

---

<sup>2</sup> Cf. par exemple la prise de position du sociologue Gérard Mauger, dans une intervention publiée dans *Libération* du 01/02/07, « Groupuscules, dissolvez-vous ! » (voir aussi <http://raisonsdagir.org/>).

crains, de la mauvaise politique. On ne peut pas se proposer de faire reculer le règne du Capital, et a fortiori d'y mettre fin, en restant entre soi, pelotonnés à l'intérieur de ces petits cocons de camaraderie, de ces réseaux d'intelligence et d'interrelation, privés de tout véritable impact politique, de tout rayonnement idéologique d'envergure, et dont l'action, ciblée sur de justes « causes », c'est-à-dire sur d'injustes effets, ressortit plus au registre de la lutte syndicale, voire du travail social, qu'à celui de la lutte politique. Individuellement on peut certainement y trouver son compte, mais sur le plan de la lutte des classes, le manque à gagner est évident. Ce que la débandade de la gauche antilibérale a aussi montré avec évidence, ce sont les limites d'efficacité de ce que l'on pourrait appeler une pratique spontanéiste et rhizomatique de la lutte politique, sous-tendue par la critique, légitime dans son principe, de la dépossession des masses par les mécanismes de la délégation et de la représentation. Les analyses de Bourdieu, qui ont bien contribué à cette critique, ne concluaient pourtant pas à l'inutilité des partis, mais appelaient au contraire à la lucidité et à la vigilance permanente des mandants envers les représentants et les porte-parole. La constitution d'un parti de masse, capable de s'adresser aux classes populaires et pas seulement aux classes moyennes, doté de structures permanentes de réflexion et d'action relativement centralisées, implique un risque certain (détournement, confiscation, bureaucratisation, etc.). Mais c'est un risque qu'il faut prendre si on veut que la lutte contre le système ne se résume pas à des vœux pieux et des velléités sans suite, ou pis encore à des conflits d'ambitions personnelles.

Le déclin de la gauche anticapitaliste est-il inéluctable, son affaiblissement est-il irréversible, la généreuse utopie socialiste, la belle et grande idée communiste, ont-elles vécu définitivement ? Si on le croit, alors les groupuscules n'ont plus aucune importance. Qu'ils durent ou qu'ils disparaissent, c'est égal. De toute façon ils ne peuvent que cautionner la mascarade démocratique de la Vème République. Mais si on est convaincu que la gauche *radicale* conserve sa raison d'être, sa responsabilité historique, alors il faut travailler à sa réunification et son élargissement, qui sont devenus la condition nécessaire de toute lutte sérieuse. Dans un pays comme la France, la distribution des capitaux économiques, politiques et culturels, justifierait que la ligne de partage principale passe entre les tenants de l'ordre capitaliste et les partisans d'un socialisme véritable au lieu de passer entre des fractions concurrentes des classes possédantes et dirigeantes. C'est une grande et difficile entreprise que de mettre fin à cette imposture, et qui suppose de détacher du pôle actuel de la domination capitaliste, les importantes fractions des classes moyennes et même des classes populaires qui s'y sont agglutinées en position de supplétifs et de comparses, par intérêt mal compris. Comment imaginer un seul instant que nos groupuscules actuels suffiraient à cette tâche ? La démonstration est faite depuis longtemps qu'elle excède leurs forces. Par conséquent la sagesse et la dignité consisteraient pour eux à orchestrer leur propre disparition et à préparer de façon déterminée et

volontariste, sans esprit de boutique, un grand congrès de refondation. C'est là un processus qui demandera évidemment, même sans manœuvres dilatoires, un certain temps pendant lequel le capitalisme continuera, de son côté, à se mondialiser, et à détruire ce qui le gêne ou lui résiste. Raison de plus pour cesser de perdre du temps et pour ne pas s'enliser dans des querelles de chapelle et des procès en sorcellerie. L'urgence en la matière est aussi grande qu'en matière de sauvegarde de l'environnement. Mais les groupuscules n'iront pas spontanément sur cette voie. Il faut les y pousser.

Est-il besoin de souligner que ce refus de perpétuer les groupuscules de gauche, est en même temps le seul moyen de priver le Parti socialiste de la possibilité qu'ils lui offrent de ratisser loin sur sa gauche pour les seconds tours électoraux, au nom d'un réalisme fallacieux. Cette inconséquence dans le comportement de la gauche anticapitaliste est l'un des plus sûrs moyens de dédouaner le Parti socialiste, devenu depuis longtemps la roue gauche du char de l'Etat capitaliste, qui écrase le monde du travail aussi bien, sinon mieux, que sa roue droite. En volant systématiquement à la rescousse du PS, sous prétexte qu'il vaut mieux être mangé frit que rôti, les groupuscules accréditent la croyance que le PS est toujours à gauche *quand même*, alors qu'en fait c'est lui qui les tire à droite et les assèche, comme le PCF en a fait la fatale expérience. Si les électeurs des groupuscules n'étaient plus incités à reporter leurs suffrages sur le PS, celui-ci ne pourrait plus se prévaloir du soutien d'une gauche anticapitaliste qu'il ne cesse de trahir et bafouer dès lors qu'il arrive au pouvoir. On verrait alors avec évidence qu'il n'est plus qu'un des multiples fers au feu des classes possédantes et dominantes. Encore faut-il que les hommes et les femmes qui se réclament d'une gauche radicale en aient *radicalement* assez de la comédie actuelle et de ses misérables agréments.